

Quatre années à l'Asile de Clermont

**" Notre passé et notre avenir sont solidaires".
Gérard de Nerval**

Quand le 28 juin 1914, à Sarajevo, quelques coups de feu claquent, tuant l'Archiduc d'Autriche François-Ferdinand de Habsbourg, c'est le début d'un noir et terrible hiver qui va s'abattre sur l'Europe durant plus de quatre ans.

Le 31 juillet 1914, c'est le leader socialiste Jean Jaurès qui est assassiné d'une balle, alors qu'il prenait son repas "au café du croissant". Le meurtrier, Raoul Villain¹, déclare lors de son arrestation que c'était "pour faire justice à cet antipatriote et à son antimilitarisme".

Le 1^{er} août on peut lire sur les façades des mairies l'ordre de mobilisation générale pour le lendemain. Quelques jours plus tard va débiter cette effroyable "boucherie", cette grande guerre de nos aïeux qui, certes, ne partirent pas joyeusement, mais sans doute résolument... pour être de retour dans leur foyer "en décembre au plus tard".

La grande guerre, mal conclue par un armistice contraignant jusqu'à l'humiliation, fera naître dans l'esprit Allemand un fort sentiment d'amertume et de rancœur, puis de revanche, qui feront germer l'idéologie nazie



► 1914 – Entrée des Allemands à Clermont

jusqu'à son épanouissement, la seconde guerre.

A Clermont, comme partout ailleurs, chacun s'accroche à sa vie, à son travail. Dès que débutent les hostilités, le directeur de l'asile de Clermont, le Docteur Cacaud est immédiatement mobilisé. Il

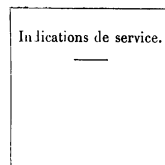
retrouvera son poste le 3 mai 1915 et accueillera un nouveau médecin, le docteur Demay².

Durant cette année 1914, le nombre des admissions est en baisse, même et surtout après le début du conflit. A ce phénomène, deux causes probables sont évoquées: d'une part, l'émigration des populations aurait eu un retentissement certain sur le chiffre des malades à placer et, d'autre part, les transferts s'avérant plus difficiles du fait d'une sûreté très relative des transports auraient pu avoir une incidence négative sur ces placements.

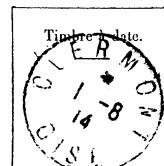
Une autre cause, plus discutable celle-ci, veut que les familles et les municipalités auraient eu d'autres soucis que l'internement des malades à l'asile de Clermont.

Il n'en reste pas moins que, malgré le déficit d'internements, l'asile reste très encombré : décision est prise alors d'évacuer vingt quatre malades - dont dix-huit relèvent du département de la Seine - vers l'Asile de la Manche. Pour autant, ceux qui sont restés à Clermont ont été absolument à l'abri des émotions du dehors, même pendant l'occupation qui s'est prolongée du 2 au 10 Septembre 1914".

Le directeur note que les soldats allemands se bornèrent à effectuer dans



MODÈLE N° 3.



TÉLÉGRAMME OFFICIEL.

Le Ministre de la Guerre à Monsieur le Maire de la commune de Clermont

Texte du télégramme.

Ordre de mobilisation générale.

Le premier jour de la mobilisation est le dimanche

2 août

AVIS IMPORTANT.

Dès la réception du présent télégramme, le Maire de la commune, ou son représentant, fait prévenir les habitants par tous les moyens en son pouvoir; il invite les réservistes et territoriaux à se tenir prêts à partir, mais à ne se mettre en route qu'après avoir pris connaissance des affiches de mobilisation que la gendarmerie doit faire placarder dans la commune.

¹ Raoul Villain, jugé en 1919 fut acquitté ! Mais passé en Espagne, il fut abattu par des miliciens anarchistes pendant la guerre civile espagnole.

² Sur le site de Fitz-james, un pavillon porte aujourd'hui son nom.

les magasins et dépendances de l'établissement leurs réquisitions coutumières sans jamais pénétrer dans les services.



Ces services vont voir leur fonctionnement se compliquer par l'appel sous les drapeaux de la quasi-totalité des internes, du pharmacien titulaire, "vite remplacé par un pharmacien bénévole" et de la plus grande partie des jeunes gens travaillant à l'asile. Malgré cette saignée opérée dans ses forces vives, le fonctionnement continue d'être "satisfaisant grâce à l'imperturbable assiduité du personnel non mobilisé" note encore le directeur dans son rapport annuel.

Si le nombre d'hommes et de femmes hébergés à l'asile est en relative diminution (1822 malades en juin 1914 et 1782 à la fin de la même année) commencent à arriver les premiers militaires. Sont-ils fous ces militaires, au sens où on l'entend à l'époque? Parcourons brièvement quelques rapports médicaux.

Un soldat français considère qu'il est interné abusivement parce que son nom et ses origines germaniques le font, seuls passer pour un espion qu'il n'est pas. Sa susceptibilité patriotique étant mise à l'épreuve, il tente de se suicider. Il sortira guéri. Un second "entendait la voix de sa femme" : sort également guéri. Ce rapport ne dit pas si sa femme s'est tue.

Un troisième, soldat allemand, sort également guéri de l'asile ... mais rejoint la prison.

D'autres internés ont au préalable été réformés. Ainsi C. se voyait déshonoré parce qu'il entendait des voix l'appelant "tire au flanc". Et puis D. persuadé que la France était perdue parce qu'il avait "mal voté".

Un troisième dont l'armée n'avait pas voulu, se faisait néanmoins passer pour un général, qu'il n'était nullement, bien entendu.

Ces cas et bien d'autres qui alimenteront l'asile durant quatre années de guerre se verront rejoints par un fort contingent de soldats venus du front.

De très récentes études évaluent à 62.500 le nombre de militaires rapatriés des lignes de combat et soignés dans les asiles, soit 1% du nombre total des mobilisés.

Quels phénomènes amènent ces soldats dans les asiles situés près du front ? Ce sont ceux qui, victimes de troubles dus à la déflagration des obus, souffrent d'incohérence dans le discours, de stupeur, de troubles du sommeil et de réactions violentes ... qui mènent inmanquablement en nos lieux.

Ce syndrome très répandu se voit désigné par un terme qui disparaîtra à la fin de la guerre : c'est celui d'obusite. A Clermont, le docteur Thibaud fait remarquer que ces troubles fonctionnels passagers ne permettent pas d'étiqueter "*aliéné*" celui qui en souffre. Il écrit : "il est regrettable pour ces soldats et leur famille qu'ils soient l'objet d'arrêté d'internement dans les asiles d'aliénés" et ce bon et clairvoyant docteur de préconiser leur regroupement " dans des hôpitaux spéciaux où ils seraient soignés par des médecins psychiatres de préférence".

Contre l'obusite, point de traitement miracle et l'aspirine, véritable panacée qui vient d'être commercialisée par les Usines du Rhône le 1^{er} novembre 1914 ne peut rien non plus pour combattre ce nouveau syndrome. Ce qui convient aux militaires choqués, c'est "l'alitement dans un milieu tranquille et, après un repos suffisamment prolongé, un réveil activé par des frictions générales". Dès lors qu'ils seront conscients, il conviendra "de leur montrer les objets dont ils ont l'habitude : habillement, photographies de leur famille" ... Il faut, ajoute le docteur Thibaud dissiper leur étonnement, les rassurer, leur expliquer leur situation. Enfin, on complète le traitement moral par des bains, des massages et une alimentation appropriée".

Dès qu'ils seront rétablis, "il y a intérêt pour ces militaires, à être envoyés le plus tôt possible dans leur famille, en congé de convalescence". A l'asile, la position très humaine et clairvoyante du docteur Thibaud (qui a en charge la section des hommes) n'est pas, loin s'en faut, partagée par la plupart de ses confrères, médecins militaires particulièrement. Ces derniers soupçonnent, puis accusent très ouvertement les soldats atteints d'obusite, de simulation, pour se soustraire aux épreuves du front, bien entendu.

Et bien entendu, ces éminents médecins militaires renverront illico presto les "tricheurs" sur le front. Ces militaires dont la qualité première était celle d'être médecin, se sont disqualifiés par leur indignité patente vis à vis de leurs semblables en souffrance.

Pire! Ces médecins refusent de voir chez certains soldats les signes précurseurs de la démence précoce - appelées schizophrénie dès 1908 - parce que cette découverte est due à Emile Kraepelin, un Allemand ! Où le patriotisme rejoint la bêtise !

L'année 1914 s'achève tant bien que mal. En l'absence des internes et des gardiens, l'établissement a recours à des malades comme gardiens auxiliaires, "sans aucun incident fâcheux" est-il précisé.

Les restrictions n'ont pas encore touché l'asile que son énorme ferme permet de fournir en grains (pour la



fabrication du pain) en viande, en légumes, en fruits, en bourrées, en bière (que l'asile fabrique depuis des années)...

Hormis une pénurie d'hommes qui s'installe à tous les niveaux de la société, la région ni l'asile n'ont encore vraiment souffert durant ces premiers mois du conflit. L'hiver s'installe, la guerre s'enlise ... Les hommes ne seront pas de retour à la Noël.

L'année 1915 est la première année meurtrière et relativement stérile du point de vue des états majors. Après d'âpres combats, le manque d'hommes, de matériel, d'armes, de munitions impose de part et d'autre le creusement de tranchées. On creuse, on bétonne, on attend. Cette guerre de siège durera quarante mois, ponctuée de percées meurtrières d'un côté et de l'autre ...

Combat des Éperges en 1915, bataille de la Somme en 1916, terrible bataille où, pour reprendre neuf kilomètres aux Allemands, la France perd 205.000 hommes! Offensive du Chemin des Dames en 1917, Verdun en 1916 et 1917. Un front de quelques kilomètres de profondeur s'étend sur plus de sept cents kilomètres de longueur, des Flandres aux Vosges passant à une portée de fusil à l'est de Compiègne.

C'est en 1915 qu'apparaissent les premiers gaz asphyxiants dont l'ypérite - parce que utilisée pour la première fois à Ypres, en Belgique, en avril 1915 - le lance flammes, les zeppelins et les avions de bombardement.

L'absence quasi totale des hommes dans les fermes, les nouvelles armes très destructrices aussi ont, en partie, décimé le cheptel français : le pays a déjà perdu deux millions de bovins : il faudra dix ans après la guerre pour le reconstituer. A l'Asile, il y a encore, heureusement, de la viande de porc et de mouton pour

nourrir les malades. Heureusement, car la récolte de blé a été désastreuse : été pourri, champs abandonnés, paysans sur le front.

Le Sénat prend des dispositions pour faciliter les réquisitions civiles permettant d'acheter le blé - le peu de blé que l'on peut trouver- en dessous de 30 franc le quintal. L'offre étant inférieure à la demande, les prix "flambent".

La France manque de tout mais, malgré cela la direction prend à cœur d'améliorer les conditions d'hébergement des malades qui lui sont confiés. Nonobstant les difficultés d'approvisionnement en matériaux, sont installés le tout-à-l'égout et " les water-closets à chasse d'eau dans le service des hommes indigents". Pour éviter les vols, la direction fait clôturer les jardins de Clermont et de Fitz-james.

Un gros point noir subsiste : le recrutement d'infirmiers et de gardiens est impossible. C'est ainsi que "des femmes sont affectées dans le quartier des hommes".

Parmi les entrants, nombre d'entre eux arrivent des départements envahis : Aisne, Somme, Pas-de-Calais, Nord, Marne, Ardennes, Meuse, Meurthe et Moselle ainsi que de certains pays tel que la Belgique, le Luxembourg, le Wurtemberg, l'Italie, l'Alsace-Lorraine. Deux mille trois cents malades sont ainsi accueillis, traités, nourris, logés, blanchis dans des conditions particulièrement difficiles.

Causes directes de l'encombrement de l'asile, la mortalité. En 1915, elle touche 176 personnes soit 17 % environ de la population internée. C'est la plus forte moyenne décennale enregistrée !

Les conditions d'hygiène devenant de plus en plus précaires, le personnel bénéficie de la vaccination anti-typhoïdique sur "les conseils d'un médecin distingué de l'institut Pasteur, le docteur Lazaume, alors mobilisé temporairement à Breuil-le-Sec". Il est noté, non sans humour, que "la vaccination anti-typhoïdique n'est réellement ennuyeuse que pour le médecin en raison des préparatifs à faire".

En cette fin d'année 1915, ce bon et lucide docteur Thibaud semble avoir été entendu : quelques centres psychiatriques pour les armées ont été ouverts en France, mais leurs moyens sont faibles et le nombre de lits peu élevé : le docteur Thibaud pourtant ne décolère pas quand il dénonce l'évacuation des psychopathes aigus susceptibles de guérison sur les hôpitaux généraux" pour les soustraire à la "tare de l'internement".

Parallèlement à la mise en place de ce nouveau type d'hôpitaux, ces centres d'accueil psychiatriques pour les militaires, la législation en vigueur est quelque peu modifiée par le ministère de l'intérieur¹ afin de réduire les longueurs administratives lors des internements de militaires, uniquement.

³ Les asiles relèvent à l'époque de ce ministère.

Cet amendement de la réglementation prévoit que les militaires entreront à l'asile avec un simple certificat médical et, en cas de guérison, sortiront immédiatement sans formalités particulières. Le militaire ainsi interné relève du placement volontaire (PV)² : cependant, si son état se chronicise, le PV est transformé en placement d'office (PO) régime administrativement et médicalement beaucoup plus lourd.

A Clermont, de nombreux soldats entrent dans nos lieux "pour troubles mentaux dus à une intoxication alcoolique récente". L'interdiction, en 1915, de la fabrication et de la vente de l'absinthe dont l'adjectif, absinthisme, avait supplanté le terme alcoolisme en vigueur depuis 1848 - lui-même ayant remplacé celui d'ivrognerie - mais aussi l'interdiction de la vente de l'alcool et des "boissons alcooliques" (sic) aux militaires dans la zone des armées furent deux mesures bien accueillies dans le corps médical. Cependant, il ne faut pas négliger l'intérêt que pouvait avoir l'alcool, et le vin en particulier si répandu et si consommé alors, sur le "moral" des troupes.

Priver de ce nectar les soldats soumis à des pressions psychologiques énormes, à l'anxiété, à l'angoisse de la mort, omniprésente, c'était avant tout pour les autorités militaires, agir dans le sens de la sécurité et d'un bon état sanitaire des troupes. Mais c'était peut-être aussi plonger ces soldats dans un peu plus de désespoir et de désespérance. Si l'alcool a cet effet onirique que nous lui connaissons, pour autant, est-ce avec du rêve que l'on gagne les guerres ? Comme l'écrivait Jean Cavaillès : "Avant d'être la sœur du rêve, l'action doit être la fille de la rigueur". Et la rigueur fut imposée.

En ce qui concerne les militaires internés, ils relevaient de l'un de ces trois statuts :

- Ceux qui sont atteints de psychoses existant intérieurement à l'incorporation (débilité mentale, délires systématisés, folie intermittente).
- Ceux qui sont atteints de psychoses ayant débuté à l'incorporation mais ne dépendant nullement de la vie militaire ni des événements de guerre (troubles d'origine alcoolique, psychoses par infection et auto-intoxication).
- Enfin, les psychoses déterminées par la guerre : commotion cérébrale par explosif, psychoses d'origine émotive.

² Lorsque la loi de 1838 est discutée au Parlement, les députés s'opposent au ministre de l'Intérieur qui propose le projet et lui reprocheront de ne prévoir que le seul placement d'office comme mode d'entrée à l'asile. Ils finiront par en imposer un second, le placement volontaire, "refusant de limiter la définition de la maladie à la dangerosité". Pour autant, le mot "volontaire" ne concerne pas le malade lui-même, incapable d'avoir, selon une idée ancienne, de volonté propre, mais sa famille et ses proches. Seule leur volonté est prise en considération. Cette notion correspond aujourd'hui à l'hospitalisation sur demande d'un tiers (HDT), appellation plus judicieuse.

Ce classement est d'importance car, seuls les militaires relevant de la troisième catégorie peuvent prétendre à l'octroi d'une pension éventuelle par le ministère de la guerre. Nous comprenons mieux pourquoi certains médecins militaires voyaient de la simulation là où il n'y avait que souffrance réelle.

Cette année 1916 est la première année de la guerre où la pénurie commence à apparaître réellement à l'asile, et partout ailleurs. Conséquence directe de la cherté des vivres et du combustible (charbon et coke) : l'augmentation du prix de journée. Celui-ci passe de 1,53 F à 1,63 F. Augmentation somme toute modérée mais qui n'en fit pas moins "hurler" les représentants des départements associés à la Commission Administrative.

Si la ferme de l'établissement permet de nourrir convenablement les malades durant toute cette année, sont apparues des défaillances bien compréhensibles dans la livraison du charbon et du coke, entraînant de singulières perturbations dans le fonctionnement de la blanchisserie. Le charbon français n'émerge pratiquement plus de terre. Les champs de bataille du Pas-de-Calais interdisent toute descente dans la mine et l'exploitation des veines carbonifères. Le charbon polonais n'arrive plus : la France peut encore se fournir en Angleterre à un prix prohibitif, évidemment.

A l'Asile, il est par conséquent décidé de réduire à trois jours - au lieu de six - le fonctionnement de la blanchisserie de Bécel. Pour faire tourner les "calandreuses", pour chauffer l'eau, pour le rinçage, quatre vingt tonnes sont digérées par la blanchisserie, chaque mois.

Ce tonnage ramené à trente six tonnes entraîne le développement du blanchissage à la main - époque que l'on croyait oubliée! - grâce à l'utilisation des malades. Une autre mesure est prise, celle de la réduction du change de linge : cette mesure est également destinée à "faire durer" les vêtements et la literie. Malgré ces mesures qui touchent très directement l'hygiène, on peut lire dans le compte moral et administratif que "l'état sanitaire de l'asile est resté bon durant toute cette année".

Dès janvier, le chauffage central est stoppé. Tout au long de l'hiver 1916-1917, le peu de charbon disponible est exclusivement réservé aux cuisines et au battage des céréales.

Il apparaît très vite, en 1916, que les restrictions imposées ne peuvent plus être augmentées sans mettre en péril la santé des malades et le bon fonctionnement de l'établissement et sa sécurité.

Le ministère de l'Intérieur entend bien les demandes de la direction de l'asile puisqu'il dépêche huit infirmiers militaires en renfort des dix déjà incorporés dans nos murs. Mais "ils manquent d'expérience"... et l'Asile, en renfort, "engage des vieillards et de très jeunes gens pour garder les malades tranquilles ou gâteux".

Le nombre de femmes internées augmente de quarante huit unités alors que celui des hommes baisse de vingt et une. La raison en est bien compréhensible : "l'incorporation dans les armées est certainement du plus grand poids dans ce constat mais, fait nouveau, les militaires atteints d'obusite ou de tout autre trouble mental, ne sont plus amenés à Clermont mais transférés à l'hôpital du Val de Grâce qui les oriente aussitôt vers d'autres hôpitaux".

Les cuisines



Les décès enregistrés relèvent, pour l'essentiel, de la tuberculose, de la syphilis et de l'alcoolisme, trois fléaux sociaux qui semblent plus importants à l'Asile en raison de la concentration³ ; toutefois étonnant de lire sous la plume du directeur, et considérant ce qui précède, que "cette année l'Asile a reçu les quantités de vin indispensables".

Il ne faudrait pas en tirer des conclusions hâtives et désagréables à l'endroit du directeur, soucieux lui aussi des ravages causés par l'alcoolisme : il faut bien se souvenir qu'au début du siècle - et pour longtemps encore - il n'y a pas de boissons non alcoolisées - en dehors de l'antique "Pom-Pom et de l'aqua simplex" - : vin et bière demeurent les boissons les plus prisées et les plus consommées.

Le vin jouit même de la réputation de boisson "hygiénique". A l'Asile, chaque malade qui travaille à la ferme ou aux champs a droit à sa ration quotidienne de vin et / ou de bière et la loi du 6 mars 1917 interdisant d'introduire ou de distribuer sur les lieux du travail toute boisson alcoolique, ne touche ni le vin, ni la bière, ni le cidre !

Un état sanitaire correct de l'Asile, un hiver doux ont ralenti, malgré des restrictions certaines, le nombre de décès tant chez les hommes que chez les femmes. Mieux, "nous avons eu la satisfaction de rendre à l'armée un certain nombre de soldats dont la bonne conduite ultérieure a attesté de la solidité de la guérison".

Le troisième Noël de guerre approche et le temps semble s'être suspendu, embourbé dans les tranchées, sous la pluie d'obus, dans le brouillard des gaz asphyxiants et les soldats, des deux côtés, attendent, attendent avec cette vertu appelée patience qui lui permet d'affronter les adversités sans se laisser détruire.

Cette année 1917 commencée voit son cortège de restrictions renouvelé. Le coke est désormais introuvable et le charbon acheté en trop petites quantités ne permet plus de faire fonctionner correctement la blanchisserie. En outre, l'acquisition de linge, reportée depuis de longs mois, ne peut être différée : un entretien très approximatif et un espacement du change des malades ont usé trop vite vêtements, linge et literie.

Le trafic commercial est supprimé par la voie ferrée. Ainsi tous les produits augmentent dans des proportions très importantes. A titre d'exemple, les pâtes alimentaires qui coûtaient 57,90 F

en 1914 valent en 1917, 120 F les cent kilogrammes, est passé de 28,80 F en 1914 à 120 F, le savon en pâte destiné à la blanchisserie coûte 118 F au lieu de 34 F les cents kilogrammes en 1914. Le varech de couchage qui sert de litière (y a-t-il un autre mot?) aux gâteux est passé de 18,25 F à 33,75 F. Le bois de boulange a vu son prix tripler : 16.50 F le stère au lieu de 5,60 F en 1914.

Enfin, mais la liste pourrait s'allonger jusqu'à essouffler Prévert, le charbon français que l'Asile payait 29,75 F la tonne en 1914 vaut, pour une même quantité 151 F !

Mais, heureusement, la seule diminution constatée dans l'asile est le nombre de malades internés : 1718 au total (1467 indigents et 251 pensionnaires). Est-ce pour cette raison que l'achat de vin cette année a été ramené à seulement 50.000 litres ?

En ce qui concerne le personnel, la direction demande et obtient que dix prisonniers de guerre soient mis à sa disposition pour permettre de mener à bien ses cultures betteravières ainsi que la fenaison et la moisson. Cette mesure, pourtant, s'avère insuffisante : en effet, les hommes ne sauraient remplacer les bœufs de labour devenus introuvables sur le marché. L'établissement se résigne donc alors à acheter un tracteur "Emerson" qui remplace six paires de bœufs. Mais le prix de l'essence ne le rend, finalement, pas très avantageux et, en plus, sa robustesse laisse à désirer. Cependant, la direction estime qu'à l'avenir "l'emploi du tracteur devra sans doute être généralisé (...) car les labours sont bons".

Dans les pavillons, les quelques militaires mis à disposition par les autorités ont été les bienvenus... mais ils manquent "d'expérience et de savoir-faire". D'autre part, comme pour le personnel masculin depuis le début de la guerre, le personnel féminin commence à manquer" depuis que les formations militaires sanitaires viennent recruter des infirmières parmi le personnel (provoquant) ainsi une désorganisation des services".

³ En fait, il s'agit plus correctement du fameux "delenda est Carthago"-(Il faut détruire Carthage) - que Caton l'Ancien plaça à la fin de tous ses discours pour rappeler que l'ennemi, même vaincu, était encore dangereux.

Grâce aux produits de la ferme bien gérée, grâce à l'augmentation des recettes du pensionnat, grâce aux achats des denrées par la pratique favorable - et légale alors - du "gré à gré", grâce aussi aux restrictions "judicieusement pratiquées" le prix de journée est resté modéré, comparé à des établissements similaires". Il est passé de 1,53 F (en 1915) à 1,63 F (en 1916) puis à 1,88 F en 1917.

Mais dès avril 1917, la situation étant devenue critique et la sécurité des malades accueillis aléatoire, il est décidé que trois convois, par vagues successives et d'inégales importance, évacueraient plusieurs centaines de personnes : le premier convoi a lieu vers les établissements d'Auxerre, Dijon, Dôle, Bourg, Privas, Avignon, Aix en Provence, Marseille et Nice. Le second convoi dirige malades et personnel accompagnant vers Albi, Aurillac, Bourges, Breuty la Couronne, Bonneval, dans la colonie de Dun Sur Auron, à Caen, à la Celette (Corrèze) Niort et Saint-Alban. Enfin, troisième vague de départs vers Agen, Albi et Pau.

Soucieuse des individus, la direction l'est aussi de la protection du matériel : mobiliers, vêtue, literie, matériel agricole, matériels en tous genres sont envoyés à l'abri vers les asiles du Mans, de la Charité-sur-Loire et de Tours.

Dans les rapports médicaux⁴ des années de guerre, la plus grande place est encore laissée au somatique. Pourtant, sont de plus en plus relatées les tentatives thérapeutiques effectuées dans le traitement des troubles mentaux : balnéothérapie, contention, saignées, évacuations "pour apaiser", toutes méthodes appliquées très différemment selon les médecins, en plus du "traitement moral". Parmi les drogues utilisées, citons : le bromure, le chloral⁵ le très allemand Véronal, le très français Gardénal depuis 1912⁶ qui vint supplanter son concurrent d'Outre-Rhin. Une nouvelle thérapie de choc vient d'être mise au point à Vienne par Wagner Von Jauregg : c'est la malaria-thérapie.

Celle-ci consiste en l'inoculation du paludisme pour traiter la paralysie générale d'origine syphilitique.

1918 : ENFIN !

Il faudra encore attendre presque onze mois pour que cesse enfin, ce conflit si coûteux en vies humaines, et qui ravagea pour longtemps le paysage de France. Lors de la commission administrative du 28 août 1918, les administrateurs des départements associés, Seine-

et-Oise et Seine-et-Marne, s'inquiètent de l'augmentation du prix de journée dont ils ont respectivement la charge en échange de l'accueil des aliénés de leur département à Clermont. Le directeur, Monsieur Cacaud, est bien conscient de ce problème mais, rétorque t-il "Clermont est toujours soumis à des bombardements aériens⁷ raison pour laquelle plusieurs centaines de malade ont été évacués et ajoute t-il, "leur réintégration ne pourra avoir lieu que lorsque les circonstances le permettront et que le danger sera écarté". Pour les hommes cette solution est envisageable à court terme mais, pour les femmes, il n'en est pas de même car le quartier du régime commun est occupé par un centre médical militaire de 350 lits. Mais les administrateurs de Seine et Oise et de Seine et Marne ne désarment pas : "il ne saurait être question, en aucune manière, de faire ajourner la réintégration des malades et occasionner ainsi aux départements des dépenses supplémentaires importantes".

Mais, pour ne pas perdre d'argent, l'organe délibératif de l'établissement demande à l'Etat le paiement du surcoût occasionné par la réintégration des malades transférés dans d'autres départements, ceci à titre de dommages de guerre : montant = 100.153 F.

Pendant l'évacuation, de nombreux malades décèdent, touchés par l'épidémie de grippe maligne, autrement appelée grippe espagnole.

En avril, 1400 malades et 27 infirmiers sont évacués par décision du ministre de l'Intérieur. De son côté, la direction décide à titre conservatoire et pour éviter un éventuel pillage par les troupes ennemies, la vente massive de viande et la liquidation d'une grande partie de provisions : cette mesure "assure , en plus, une plus grande liberté d'esprit".

Les journées particulièrement violentes du 28 Mai 1918 et surtout du 9 juin 1918 (offensive sur le front de Montdidier - Compiègne) donne à posteriori raison au directeur pour les mesures prises.

Mais la bataille du plateau de Méry⁸ Courcelles-Epayelles sonne le glas des armées ennemies et "on envisage le péril encouru quand on sait avec quel raffinement les Allemands ont dévasté et ruiné les pays qu'ils ont occupés" note le directeur, le docteur Cacaud.

Les dernières bombes tombent sur l'asile, ultime chant de l'aigle germanique : d'importants dégâts viennent s'ajouter aux précédents et à l'abandon forcé dans l'entretien des bâtiments par manque de matériaux et de main d'œuvre. L'habitation du directeur mais aussi les

⁴ En 1917 et 1918 il n'y a pas de rapports médicaux.

⁵ Le philosophe allemand Friedrich Nietzsche, "grand amateur" de chloral serait mort d'une intoxication croisée de cet hypnotique avec le "calmant javanais" (solution de cannabis indica).

⁶ Alors que le " staff "de la firme française cherchait un nom, au dernier né, le phénobarbital, quelqu'un lança, se référant au succès colossal de la carrière commerciale du véronal : "en tout cas, il faut garder ... nal".

⁷ Plus de trois cents bombes sont tombées sur l'asile en 1918 occasionnant les plus grands dégâts aux bâtiments et aux cultures.

⁸ En souvenir aux terribles batailles qui eurent lieu sur ce lieu, prélude à l'offensive générale des alliés, un décret du 3 Novembre 1932 officialise en Méry-la-Bataille, le nom de cette petite commune.

logements des deux médecins chefs et de nombreux locaux sont très endommagés : buanderie de Bécrel, pavillon des enfants à Fitz-James ...

Le 11 Novembre 1918, l'Armistice est signée dans la clairière de Rethondes, près de Compiègne, mettant ainsi fin à un carnage sans précédent à l'époque : huit millions de morts, plus de vingt millions de blessés et son cortège de ceux qui deviendront les parias de la société : les "gueules cassées".

On ne compte plus les veuves et les orphelins : on ne peut évaluer la misère, la pauvreté engendrée par ces quatre années terribles.

Le directeur, dans son rapport annuel, note que l'asile a pu fonctionner toutes ces années "grâce à l'esprit de devoir dont s'est montré animé le personnel tout entier". Et ceci, pour les hommes et les femmes qui "sont considérés comme un déchet social par ceux qui s'opposent en arguant de gaspillages inutiles, à toutes les tentatives faites pour améliorer le sort de ces malheureux" (Dr.G.Delmay).

Une page est désormais tournée. Les progrès de la médecine, des sciences, l'évolution de la législation, un regard différent de la société envers ceux qu'elle considérait il y a encore peu comme des fous vont ouvrir de nouvelles voies à la psychiatrie

Et l'histoire de notre établissement, considéré à l'époque comme "l'Asile de France présentant les meilleures conditions pour le traitement et le bien-être des malades mentaux" reste à écrire.

Christian WALRAND

Extrait du bulletin de l'Association Culturelles des
Amis du C.H.I. de Clermont N° 3